

Ici, on livre !

Texte lancé par

Mario Séguin

Écrit en collaboration avec

Fatou Ba

Danielle L. (à la relève)

Guylaine Bélanger

du collectif Les QUIDAMS le PION

X^e course à relais

COLLECTIFS D'ÉCRITURE DE RÉCITS VIRTUELS DE L'OUTAOUAIS
Été 2019

Première partie — Mario Séguin

Marc-Olivier traversa la rue afin d'admirer le tout nouvel écriteau publicitaire de son bébé ! Après plusieurs mois de durs labeurs, le café *Ici, on livre !* avait ouvert ses portes l'an dernier et, rapidement, il était devenu un incontournable dans le quartier. Outre le bouche-à-oreille, les réseaux sociaux avaient largement contribué à faire connaître cet établissement pour le moins inusité. Son propriétaire, Marc-Olivier, avait retenu les services d'un artiste de la région pour concevoir un second panneau annonçant son café. L'affiche devait refléter l'âme rustique et farfelue du commerce. L'effet était nettement réussi.

Le décor et le concept démarquaient *Ici, on livre !* de la concurrence. Une grande partie des murs du local, convertis en rayonnage de bibliothèque et garnis d'ouvrages dès plus hétéroclites allant de la bande dessinée, au manuel scientifique, au roman, à l'encyclopédie et au dictionnaire, surprenaient le client lorsqu'il pénétrait dans le commerce. Quelques tables basses entourées de fauteuils à l'aspect vieillot, mais visiblement confortables constituaient le mobilier. Ici et là dans le café on trouvait des boîtes de crayons, de stylos, de pastels ou de feutres et des carrés de papiers empilés dans des petits paniers de bois accrochés aux tables et aux murs entre les étagères. Au fond du commerce, un foyer faisait danser des flammes nourries au propane les soirs d'automne et d'hiver.

Que la commande soit donnée au comptoir ou auprès du serveur, la même question était posée à la personne qui consommait sur place. Il fallait choisir un chiffre entre 1 et 25 et une lettre de l'alphabet, simple ou double. La lettre identifiait une des 52 tablettes réparties dans le commerce et le chiffre, lui, l'emplacement du livre sur le rayonnage. Chaque étagère contenait un maximum de 25 publications.

Le client était invité, s'il le désirait, à écrire ou dessiner un message, une pensée ou toute autre forme d'expression sur un bout de papier et l'insérer dans une des pages du bouquin. Toutefois, s'il découvrait le billet d'un consommateur précédent à l'intérieur du volume, il pouvait aussi bien répondre à la missive sur le même papier ou en annexer un de son cru. Le serveur se chargeait de remettre l'ouvrage sur le rayon après le départ du client. Et quelques fois par année, le propriétaire changeait les livres de place sur les étagères.

Fier du résultat si positif de son entreprise, Marc-Olivier retourna à l'intérieur pour une dernière vérification avant l'ouverture du commerce, ce matin-là. On l'avait maintes fois félicité pour le concept original qu'il avait développé et qui suscitait tant de curiosité.

***** ***** *****

Alexandre franchit la porte du café et, tout comme plusieurs autres nouveaux clients l'avaient fait avant lui, il apprécia le décor et l'ambiance de l'endroit. Un fauteuil près de la fenêtre l'attira et il opta pour ce coin tranquille afin d'y passer la prochaine heure. Lorsqu'il corrigeait les travaux de ses élèves, il aimait retrouver l'atmosphère d'un bistro, comme dans ses années à l'université.

Il leva la tête lorsque Marc-Olivier s'approcha de lui.

— Que puis-je vous servir, ce matin, monsieur ?

— Un grand café au lait et un pain aux bananes. C'est bien cela que j'ai aperçu dans votre comptoir, n'est-ce pas ?

— C'est noté. Puis-je vous demander de me dire un chiffre de 1 à 25 ?

Alexandre dévisagea l'homme, sans comprendre de quoi il en retournait. Marc-Olivier, habitué, répondit à l'interrogation muette de son client.

— Comme c'est bien pensé, s'écria Alexandre. Je prendrai le RR 14.

Quelques minutes plus tard, Marc-Olivier servait le bol de café au lait à Alexandre avec son pain aux bananes. Il déposa devant lui un volume intitulé *Le grand verglas, récit en images de la tempête de janvier 1998* de Mark Abley dans lequel la facture avait été insérée sous la couverture.

Intrigué par le sujet, Alexandre laissa ses copies à corriger pour feuilleter le livre. À l'époque, il avait huit ans et il ne se souvenait pas particulièrement de ce mois de janvier qui avait marqué le Québec.

À la page 59 où le chapitre 4 « Comme dans une zone de guerre » commençait, Alexandre trouva un bout de papier plié en deux. Hypnotisé, comme s'il s'agissait d'un trésor fabuleux, il le saisit du bout des doigts. Toute la surface intérieure avait été dessinée au pastel vert et, manifestement, on avait passé un mouchoir ou un autre tissu pour donner de l'effet au message inscrit à l'encre pourpre au centre.

« Je ne t'ai jamais oublié. »

« J'ai tout perdu ce soir-là. Où es-tu, Élisabeth Beaulieu ? »

Deuxième partie — Fatou Ba

Saisi et joyeusement surpris, Alexandre s'enfonça dans son fauteuil, le pli toujours entre les mains. Pensif, il laissa son doigt glisser sur le papier. Il ne savait que penser de ceci. Des souvenirs d'enfance explosèrent dans sa tête. Des images défilèrent à toute allure. Petit, il adorait les intrigues, les mystères. Il passait le plus clair de son temps à la bibliothèque municipale d'où il ramenait d'énormes sacs remplis de livres, qu'il dévorait. Timide et lunatique, la lecture lui permettait de s'évader. Il vivait des aventures à travers les livres. L'été, quand ses cousins et cousines venaient passer quelques jours chez eux, ils s'amusaient à résoudre des mystères.

Ce matin, en entrant dans ce café, c'était la dernière chose à laquelle il s'attendait. Il cherchait tout bonnement un endroit tranquille et convivial pour corriger en toute quiétude ses copies d'examens.

Alexandre était professeur d'histoire au Cegep depuis déjà 2 ans. Il adorait son métier. Pour lui, enseigner était une vocation.

Le billet toujours entre les mains, il balaya la salle d'un regard. À sa droite, deux femmes d'un certain âge bavardaient tout en sirotant chacune un double expresso. En face de lui se tenait un jeune homme, branché sur son ordinateur.

Perdu dans ses pensées, Alexandre n'avait pas touché à son café qui s'était refroidi. Ce message avait réveillé en lui de doux souvenirs.

Dehors, la pluie tombait. Les gouttelettes ruisselaient sur la vitre de la fenêtre. Quel drôle de printemps ! pensa-t-il.

Marc-Olivier s'approcha. Cela faisait une bonne vingtaine de minutes qu'il l'observait du coin de l'œil, mais Alexandre n'avait touché ni à son pain aux bananes ni à son café au lait.

— Monsieur, est-ce que tout va bien ici, s'enquit-il.

Ce dernier le tira de ses pensées.

— Oui, très bien, puis-je vous demander de me réchauffer mon café ?

— Sans problème.

Ramené sur terre par Marc-Olivier, il se rappela ce qui l'avait amené ici. Il fallait qu'il corrige ses copies. Passer à travers les copies de ses élèves et leur donner une note étaient la partie de son travail, qu'il aimait le moins. C'était fastidieux. Ce qu'il aimait dans son métier, c'était raconter des histoires, voir l'étincelle dans les yeux de ses étudiants. À bien y penser, ce n'était pas tant la correction qu'il redoutait, mais c'était plutôt les textes bourrés de fautes sans parler de la calligraphie. Ses étudiants écrivaient mal. Certains avaient une écriture enfantine et par-dessus tout illisible.

Marc-Olivier lui ramena son café. Il prit une gorgée et se recala dans son fauteuil. Il déposa finalement le mot sur le livre, reprit les copies et les mit sur ses cuisses, plongeant ainsi dans l'univers de ses élèves.

Il se fit tout d'un coup tirer de son monde par la sonnerie forte et aiguë du téléphone d'un des clients. Il regarda sa montre et réalisa que cela faisait presque deux heures qu'il était là. Il remit les copies dans son cartable qu'il avait déposé contre la table et prit la dernière bouchée de son pain aux bananes. Il reprit le mot et décida de jouer le jeu.

— Qui a dit que les adultes doivent toujours se montrer sérieux ?

4

« Je peux vous aider à la retrouver
si vous me convainquez que vous la méritez »

Il remit la missive à la même page, ramassa ses affaires et paya la note laissant un généreux pourboire. Il poussa la porte d'un coup d'épaule et quitta le café tout fébrile, se promettant de revenir la semaine prochaine.

Troisième partie — Danielle Lafrance

Tous les serveurs du café *Ici, on livre !* observaient une consigne de base : s'assurer d'inscrire le choix de lettre et de chiffre du client sur la facture insérée au livre repêché dans les étagères. Avec le temps et les manipulations répétées, Marc-Olivier comprit que les billets écrits par les habitués de la maison ne pourraient pas occuper les pages des livres indéfiniment. Il décida de récupérer les messages dans tous les volumes quand on procéderait au réaménagement des bibliothèques.

Ce fut donc ce qui advint des deux carrés de papier glissés en page 59 de l'album *Le grand verglas, récit en images de la tempête de janvier 1998*. Il n'était pas rare qu'à un premier mot s'ajoute une parfois deux répliques, mais ému par l'urgence de la quête entourant une certaine... Élisabeth Beaulieu, Marc-Olivier chercha vite à retracer quels en étaient les auteurs, en fouillant dans les factures plus ou moins récentes. Il se souvint d'avoir servi l'album sur le verglas à un nouveau client, seulement la semaine dernière. Mais il dut se tourner vers ses employés pour vérifier si on se souvenait d'avoir servi le livre en question et à qui, depuis janvier dernier. La facture en date du 13 février indiquait une journée à l'horaire de travail de sa cousine Judith dont la mémoire n'était pas aussi vive que celle d'un ordinateur.

— Attends un peu que je réfléchisse, Marc-Olivier...

La patience n'était pas une des forces de caractère du propriétaire d'*Ici, on livre !* Mais sa cousine travaillait au café depuis l'ouverture l'an dernier, elle connaissait très bien les habitués et leurs habitudes.

— Ben, tu vois... Je crois que c'était un gars un peu débraillé, tu sais... l'air misère, les cheveux longs dans les yeux... un vieux parka du surplus de l'armée, le zip *dégrigneché*... Quand je lui ai apporté un livre sur le verglas de 1998 avec son café et ses toasts marmelade, j'ai pensé qu'il en revenait, justement, d'une tempête comme celle-là...

Marc-Olivier roulait des yeux, agacé par des détails qui jusqu'à présent ne lui avaient rien appris sur le client.

— Mais Judith... rappelle-toi, s'il te plaît... c'était un de nos clients réguliers ou un nouveau, ici, au café... ?!

— Il se pointe de temps en temps, je l'ai même revu récemment... Attends un peu... Il a un drôle de nom... qu'on n'entend pas souvent. Ah oui...! Zac ! Ça vient de Zacharie, comme le mec de Louisiane.

— Mais je le connais, Zac ! Dis-moi... Est-ce qu'il t'a déjà parlé d'une fille qui s'appelle Élisabeth...?

Cette fois, Judith fit non de la tête et Marc-Olivier n'en apprit pas plus. N'empêche que maintenant, il pourrait peut-être faire quelque chose, servir d'intermédiaire entre le nouveau et Zac, même s'il ne pouvait pas les joindre autrement que lorsqu'ils se présenteraient au café.

Assis au comptoir près de la caisse, il retourna à la pile de livres dont il fallait changer le code, une fois les billets retirés d'entre les pages et avant de les ranger à neuf en bibliothèque.

C'était un lundi après-midi tranquille. Commencer la semaine par une journée ensoleillée pouvait expliquer le peu d'achalandage à l'intérieur. Judith s'approcha de la table où venait d'accoster une jeune étudiante avec son ordinateur portable.

Pendant le réaménagement des bouquins sur les rayons, les choix de livres se compliquaient. Voilà sans doute pourquoi, comme par hasard, la jeune femme sélectionna les nouvelles coordonnées de l'album de Mark Abley que Marc-Olivier avait reclassé le matin sur l'étagère B 3. Judith chercha son cousin du regard, du questionnement plein les yeux, quand elle déposa le livre sur le verglas devant sa cliente.

— Vous allez voir quelques photos... féériques, mais surtout des images beaucoup moins réjouissantes, Élisabeth ! Votre café latte et votre croissant aux amandes seront prêts dans quelques minutes.

*Quatrième partie — **Guylaine Bélanger***

— Vous connaissez mon nom ?

Il y avait une telle surprise dans sa voix que, pour la rassurer, Judith lui pointa le nom inscrit sur le cahier au-dessus de la pile. La jeune femme se mit à rire...

— Je me demandais si nous nous connaissions...

— Je n'ai pas encore ce plaisir mais si vous nous adoptez, qui sait...

Le regard de la jeune femme erra sur les murs couverts de livres avec une lueur de bonheur teintée de douce nostalgie.

— Vous pouvez en être sûre ! Ce café me rappelle mon enfance : mon père était libraire. Une toute petite librairie d'occasion... Il rêvait d'empêcher les livres de mourir... Vous êtes la propriétaire ?

Les deux femmes bavardèrent un certain temps et Marc-Olivier finit par se joindre à elles. Élisabeth tenait précieusement le livre entre ses mains. Le courant passait tellement bien entre eux que le « vous » passa rapidement au « tu » et ils furent presque ennuyés lorsque la porte s'ouvrit sur un nouveau client.

Marc-Olivier en eut le souffle coupé. Quelles étaient les chances que cet homme se pointe à nouveau ? Il quitta les filles et entraîna le nouvel arrivant vers le comptoir, lui tenant familièrement le bras comme s'ils étaient des amis de longue date, à la plus grande surprise d'Alexandre.

— Elle est ici.

— Qui ?

— Élisabeth Beaulieu... Celle que vous vouliez retrouver pour un certain Zac...

— Quoi ? De qui... Oh ! Le livre, le message...

— Exact. Vous voulez lui parler ?

Alexandre fut présenté à la jeune femme comme étant un ami de la maison et Marc-Olivier demanda à Judith de venir lui donner un coup de main à la cuisine.

— Vous étudiez au cegep ?

Le regard d'Alexandre était fixé sur le cahier où s'étalait, en une gracieuse calligraphie, le nom d'Élisabeth Beaulieu.

— Oui, en sciences infirmières.

Marc-Olivier s'approcha d'eux, déposa deux cafés et remit une enveloppe à Alexandre. Il ne savait pas s'il faisait la bonne affaire mais quelque chose le poussait à s'impliquer dans cette drôle d'histoire.

Jetant un coup d'œil au contenu de l'enveloppe, Alexandre décida de prendre le temps de préparer la jeune fille.

— Vous connaissez bien nos hôtes ?

— Je n'ai pas encore cette chance mais je compte bien apprendre à mieux les connaître! Ce sont vos amis ?

— Je pense qu'on peut dire ça...

Le silence s’installa entre eux. Leurs regards parcouraient les murs couverts de livres.

— Il y en a 1 300 ... Vingt-cinq par tablette, cinquante-deux tablettes, faites le calcul !

— Vous êtes professeur de mathématiques ?

— Seigneur, non !!! J’enseigne l’histoire.

— Ouf ! J’ai eu peur...

— Que pensez-vous du petit jeu de Marc-Olivier ? Laissez-vous un message ? Un dessin ? Une pensée ?

— Je ne sais pas. Les écrits, parfois...

— Si vous le voulez, je vais vous raconter une histoire, une histoire tirée de ces livres mais une histoire qui ne leur appartient pas.

— À une condition : on se tutoie.

— Avec le plus grand des plaisirs... C’est donc l’histoire d’un homme qui a commis une erreur, une erreur si grande qu’il a tout perdu en un seul soir... Cet homme semble chercher celle qu’il a perdue. Il est toutefois discret, il ne dit rien des erreurs commises, il ne dit rien sur lui mais il nomme expressément celle à qui est destiné ce qui semble être un grand cri d’amour. Voulez-vous connaître le nom de cette femme ?

Élisabeth, figée, blanche à faire peur, ressemble une statue de marbre ! Elle le regarde comme s’il était un monstre.

— C’est lui qui vous envoie ?

La voix est froide et acérée comme une lame. Comment une jeune fille aussi délicate et aussi douce peut-elle être devenue aussi dure ?

Alexandre comprend qu’il a commis une erreur. Sans mot dire, il tend à la jeune fille l’enveloppe que Marc -Olivier lui avait remise.

— Zacharie Lemay... À mon tour de vous raconter une histoire, Alexandre. Zac a été mon ami bien avant de devenir mon amant. Un jour, il m’a invitée dans un beau restaurant, me disant de me faire belle, qu’il avait une proposition à me faire. J’ai imaginé la bague. Elle serait petite, nous n’avions pas beaucoup d’argent ni l’un ni l’autre mais elle aurait un diamant. Peut-être petit mais vrai, aussi vrai que notre amour. Il ne m’a pas offert de bague. Il m’a offert un voyage. Et pourtant, il savait...

— Que savait-il, Élisabeth ?

8

— Que mon père était mort d'une overdose...

— Et le voyage...

— Une simple histoire de mules.

Estomaqué, Alexandre se promet de mettre son poing sur la gueule de ce petit crétin !

Conclusion — Mario Séguin

Élisabeth lut le désarroi sur le visage du prof d'histoire. Elle ne s'attendait guère à raconter ce matin cet épisode douloureux de sa jeune vie amoureuse.

— Oublie cette histoire, Alexandre et l'extraordinaire coïncidence des billets dans les livres. Je te le disais tantôt...les écrits parfois. Dans ce cas-ci, on ne parle pas d'une idylle qui se termine avec le prince charmant qui se sauve avec sa belle sur son cheval blanc.

Un inconfortable silence s'installa entre eux pour un court instant. Puis, Élisabeth poursuivit :

— Je ne veux plus revoir ni entendre parler de Zac. Ce petit innocent a failli nous perdre tous les deux aux mains d'un probable puissant cartel mexicain.

— Tu n'exagères pas un peu, là ?

— Tu es trop romantique, monsieur le professeur. J'ai enterré cette romance au prix d'efforts surhumains. Si nous changions de sujet ?

— Une dernière question, si tu le permets. Quand tu dis « une simple histoire de mules », que s'est-il passé lors de ce voyage ?

Élisabeth demeura silencieuse pour un moment. Elle débattait en son for intérieur si elle devait répondre à Alexandre. Après tout, elle venait tout juste de le rencontrer. Ne décelant aucune curiosité malsaine chez le professeur, elle résuma donc les événements de ce fameux voyage de janvier 2018.

Deux jours avant le retour au Québec, ils sirotaient une consommation dans l'aire commune de l'hôtel lorsqu'un Mexicain avait demandé au barman pour voir son amoureux. Au grand dam de Zac, le serveur lui avait fait signe de s'approcher. Le contact devait se faire dans la plus grande discrétion, à l'insu de sa blonde.

Élisabeth avait observé de loin le déroulement de la conversation entre les deux hommes.

Son amoureux était demeuré plutôt vague face aux questions d'Élisabeth. Soupçonnant quelque chose de louche, elle avait insisté pour obtenir des réponses plus claires.

Zacharie avait fini par avouer à sa blonde qu'il avait accepté de rapporter au Québec une petite quantité de pilules pour une connaissance au cégep. Élisabeth, habituellement de nature calme et compréhensive, s'était emportée et avait élevé la voix, à la stupéfaction de Zac.

— Mais, qu'est-ce que tu as pensé ? C'est une activité criminelle que de passer de la drogue. En plus, tu sais très bien que depuis la mort de papa, j'ai une répugnance profonde pour tout ce qui touche les stupéfiants.

— Ce n'est pas de la drogue, ce sont des médicaments.

— Et tu crois ça. Ce que tu peux être naïf parfois ! Je t'avertis : il n'est pas question que je prenne l'avion avec toi si tu transportes des matières illicites. Drogue ou médicament. Suis-je bien claire ?

Penaud, le garçon avait répondu par un hochement de tête, ne fournissant aucune explication et il était demeuré muet face à la colère évidente de sa blonde. Élisabeth l'avait laissé réfléchir et, des larmes plein les yeux, s'était enfuie dans leur chambre.

Les deux derniers jours s'étaient révélés pénibles. Élisabeth n'avait plus reconnu son Zac et ce dernier n'était pas parvenu à trouver les mots pour expliquer son comportement. Les seules paroles échangées entre les deux amoureux fut au petit déjeuner le matin du retour.

— Je n'ai pas revu le fournisseur et je n'ai pas la livraison de pilules avec moi.

— Tu ne me mens pas encore, Zac ?

— Je te le jure, mon amour.

— Laisse-faire le « mon amour » ...

À Montréal-Trudeau, le couple n'avait eu aucune difficulté à récupérer leurs valises et il avait passé à la douane sans que les agents ne les fouillent. Dans l'aérogare, Élisabeth s'était tournée vers Zacharie et lui avait annoncé qu'elle rompait avec lui.

— Tu m’as menti, Zac. Tu as mis nos vies en péril pour je ne sais quoi. En plus, tu savais ce que j’ai vécu après la mort de mon père. Ça fait à peine six mois que je l’ai enterré.

Émotive, Élisabeth l’avait planté là et s’était dirigée vers la zone des taxis.

— Je suis vraiment désolé pour toi, Élisabeth. Je n’avais aucune idée que ton père était mort d’une overdose. Quelle triste histoire. Pardonne-moi d’avoir insisté.

— Ne t’en fais pas, c’est maintenant derrière moi, tout ça.

La jeune femme se sentait en confiance et le fait d’avoir articulé à haute voix ce chapitre de sa vie qui l’avait attristé lui fit du bien. Heureuse du sentiment de quiétude qui l’habitait, elle se confia à Alexandre sur la découverte du corps de son père.

— Mon père était un amoureux du papier et des livres. Je le voyais souvent humer l’intérieur de ses bouquins. Papa était l’heureux propriétaire d’une petite librairie. Depuis la mort subite de maman en 2016, il vivait quasiment dans son commerce. C’était devenu son refuge pour ne pas penser à sa femme. J’allais souvent le voir, car la librairie se situait sur ma route pour le cégep. Un jour, il m’a confié qu’il dormait dans l’arrière-boutique à l’occasion.

Le regard voguant sur les rayons du café, Élisabeth expliqua comment elle avait trouvé son père inconscient dans l’arrière-boutique, un soir.

— Quel choc se dut être pour toi !

— Oui, mais le plus grand étonnement fut de découvrir la cause de son décès, car il y a eu une autopsie de pratiquée. Lorsque j’ai pris conscience du rapport et qu’on y indiquait une surdose d’opiacés et des traces de Fentanyl, je fus sidérée.

Élisabeth raconta ensuite comment elle était tombée sur des pilules dans le bureau de son père. Plusieurs flacons de médicaments qu’il prenait pour alléger l’anxiété et, surtout sa peine d’avoir perdu sa femme, étaient dissimulés derrière une étagère de livres.

La jeune femme n’avait aucune idée comment son père s’était procuré tous ces médicaments. Traumatisée, Élisabeth avait remis les pilules aux autorités. Depuis ce temps, elle avait une aversion solide envers tout ce qui concernait les drogues.

Zacharie Lemay. Depuis ce stupide voyage au Mexique, le jeune homme s’en était voulu de sa naïveté et du manque de courage, par orgueil, de ne pas avoir fourni les

explications de son comportement. Pourtant, il n'avait jamais aimé personne d'autre que son « Éli » adorée.

Le jeune homme était méconnaissable depuis sa rupture avec Élisabeth. D'une tenue soignée lorsqu'il se pavanait au bras de son Éli, il était passé à l'allure d'un p'tit bum de rue, les cheveux longs et, la plupart du temps, d'une propreté douteuse. Il s'habillait même avec des vêtements usagés. Comme s'il voulait disparaître dans une foule cosmopolite.

Découragé, Zacharie avait erré en province à la recherche d'on ne sait quoi au juste. Tout ça au grand déplaisir de ses parents. Mais, la réalité l'avait rattrapé rapidement. Il dut revenir au foyer familial faute d'argent.

C'est lors de l'automne 2018 que Marc-Olivier, voisin des parents de Zac, avait fait la connaissance du jeune homme. Sans porter de jugement ni le questionner sur son passé, Marc-Olivier l'avait encouragé à se reprendre en main. Afin de l'aider, il lui avait proposé de travailler quelques heures au café durant la période des Fêtes.

Lentement, Zacharie émergeait de sa léthargie. De temps en temps, il passait au café saluer son ami Marc-Olivier. Un jour, en ce début du mois d'août, les deux hommes discutaient au café. Zac était venu annoncer à son ami qu'il avait suivi ses conseils à propos d'un retour aux études. Il était maintenant accepté au Cégep pour la session d'automne. Il entreprendrait des études en psychologie.

Marc-Olivier le félicita pour sa détermination et sa ténacité. L'atmosphère positive de la conversation amena le propriétaire du café à lui parler du billet que Zac avait rédigé en février dernier. Il lui raconta que pour la première fois, il s'était laissé emporter par la curiosité et les mots du billet de Zac. Aussi, en grande partie par la réponse du professeur d'histoire à son message.

Zac le regarda, perplexe. Le souvenir de son Éli lui faisait encore mal. Même après un peu plus d'une année. Tenant sa tasse de café à deux mains, il regarda les volutes de vapeur monter du liquide brûlant et s'expliqua :

— Dans ces quelques lignes, j'ai voulu exprimer ma peine et ma honte en même temps. À cause de ma folie, j'avais perdu l'amour de ma vie et ma dignité. Aujourd'hui, je me sens plus confiant, mais mon Éli n'est plus là.

Au grand étonnement de Marc-Olivier et, sans qu'il lui ait demandé, Zacharie raconta pourquoi il avait accepté le marché de passe de drogue. Alors qu'il jouait au billard avec des amis dans un tournoi, un homme l'avait accosté et lui avait proposé ce marché sordide. Sous l'effet d'alcool et l'excitation de faire de l'argent facile, le pauvre Zacharie avait sauté pieds joints dans le filet tendu.

— Je voulais tout simplement avoir assez d'argent pour acheter la plus belle des bagues pour Éli. Je comptais la fiancer à la St-Valentin. Maudit, que j'ai été stupide !

— Il ne faut plus regarder en arrière, Zac. Focus vers l'avenir. Maintenant, j'ai une proposition pour toi. Judith ne veut plus travailler les fins de semaine. J'aurais une place de serveur pour toi les samedis et dimanches matin, si tu veux.

— Mais, bien sûr que je veux, Marc-Olivier. C'est vraiment super. Je te revaudrai ça un de ces jours.

— Le succès dans tes études sera bien suffisant... Assez jaser. Je dois finir cet inventaire.

L'afflux d'étudiants au café annonçait le retour en classe des cégépiens. Un vendredi soir de la fin du mois de septembre, Élisabeth, seule à sa table, terminait un devoir lorsque Marc-Olivier déposa un roman devant elle.

— Bonsoir, Élisabeth. Voici ta facture. Je ne veux pas te presser, mais nous fermons dans une vingtaine de minutes.

— Déjà ?

Élisabeth prit le livre dans ses mains pour extirper la facture et elle ne put s'empêcher de lire et relire le titre du roman : *Oublie-t-on vraiment ?* Elle retourna le livre afin de parcourir le synopsis sur la 4^e de couverture. Et pour la première fois, elle décida de jouer le jeu.

« Depuis le temps que je viens ici..., pourquoi pas. »

Sur un carré de papier, elle inscrivit le message « On n'oublie jamais son premier amour » et s'empressa de glisser le billet à l'intérieur du roman. Elle régla l'addition et salua Marc-Olivier.

Élisabeth avait donné rendez-vous au café *Ici, on livre !* à une amie pour le dimanche matin. Elles devaient élaborer un plan d'action pour un gros travail de session. Munie de son portable et de quelques livres, elle franchit le seuil du café et fut accueilli par le serveur.

— Bon matin, Éli !

FIN